

# la pepinière

Jardinez votre culture

[https://lapepiniereregeneve.ch/danser-pour-simmerger-dans-son-heritage/?fbclid=IwAR10ql17nz6BowmUex6v4maQVKQt0\\_hhuG1H4HfZ-BPRAtxPeFYuzkz2kG4](https://lapepiniereregeneve.ch/danser-pour-simmerger-dans-son-heritage/?fbclid=IwAR10ql17nz6BowmUex6v4maQVKQt0_hhuG1H4HfZ-BPRAtxPeFYuzkz2kG4)

Fabien Imhof

**?** Chiu, danse, Épigénétique, Galpon, Génétique, GENetrix, Hommage, Origines, Panadés Diaz, Passé, Théâtre, Trefeli, Van der Merwe, Vie

*Rendre hommage, renouer avec son héritage, recréer le lien du souvenir : la danse exprime diverses manières de communiquer avec ses ancêtres. Dans Genetrix, quatre solos explorent la relation d'un-e danseur-se avec un grand-parent, dans un décor de cinéma immersif. Un spectacle poétique à voir jusqu'au 16 janvier au Galpon.*

Genetrix se base sur l'idée de l'épigénétique, qui postule qu'on hérite de nos ancêtres à travers nos corps, nos gestes, nos attitudes. Ceux-ci sont donc marqués par les expériences du passé, permettant de créer un lien avec nos grands-parents, mais aussi, dans certains cas, de vivre avec des fantômes. Les aïeux-les des quatre danseur-se-s ont vécu dans les années 30 et 40, avec tous les bouleversements que le monde a connus. Chacun-e à sa manière, pendant une vingtaine de minutes, fait revivre les souvenirs, les émotions, l'histoire d'un être cher, à travers un dispositif qui mélange danse et projections sur les trois draps blancs qui entourent la scène. Une plongée dans l'intimité de la mémoire.

## **La douceur face à la guerre**

Rudi van der Merwe, ce danseur sud-africain basé en Suisse depuis quelques années, débute avec ce qui est sans doute être un chant traditionnel d'une mère racontant le départ à la guerre et la perte de ses fils. Sa grand-mère s'est d'ailleurs laissée séduire par un soldat allemand en visite en Afrique du Sud, qu'elle n'épousera jamais. Accroupi devant un tapis en forme de patchwork, ses gestes doux et précis contrastent avec la violence du récit et les chevaux de guerre qui se déplacent à grande vitesse sur les écrans. Comme dans la préparation d'un rituel, il semble rendre hommage aux origines de sa grand-mère, avant de basculer dans une danse rappelant des gestes militaires, images d'archives à l'appui. La musique se fait alors plus rythmée, au son des percussions, comme pour souligner cette dualité de ses origines. Une dualité qui semble le marquer encore profondément, et même le définir dans une certaine mesure.

## **Comme dans une corrida**

Susana Panadés Diaz nous emmène ensuite dans un petit village andalou, avec un hommage à son grand-père orphelin, dont la vie a toujours été partagée entre poésie et guerre, lui qui a été soldat mais n'a jamais oublié le poète local mélancolique de son âne. Tout commence avec un intérieur qui se dévoile au fil des mouvements de la danseuse, comme si elle nous invitait à entrer dans son espace intime. Puis, alors qu'un taureau blanc est projeté au fond de la salle, ses mouvements rappellent ceux du torero, mais marqués par une fluidité et une douceur qui contrastent avec ce dont on a l'habitude. Loin des saccades ordinaires, elle nous rappelle l'ambivalence entre la poésie et la guerre, qui ont marqué son grand-père et avec laquelle il lui faut bien vivre. Une manière, peut-être, de souligner une forme d'apaisement après des années de trouble. Comme si elle avait fini par trouver la paix intérieure que son aïeul a cherché, malgré le feu qui brûlait en lui et qui nous est également montré. Les images d'archives qui closent ce deuxième solo résonnent comme une mise à nu du souvenir.

## Retrouver la joie après l'horreur

Dans l'histoire de József Trefeli, tout commence avec une voix off, celle du grand-père racontant au père sa jeunesse en Hongrie, avant le départ à la guerre. La première partie du solo s'apparente ainsi à un parcours, celui d'un fermier, pêcheur et musicien, enrôlé de force dans l'armée et qui y a perdu bien plus que la moitié de son poids. La violence des images de Budapest à moitié détruite marque profondément. Mais József Trefeli n'en reste pas là et nous transmet plutôt un message d'espoir : celui d'un grand-père qu'il n'a certes pas connu, mais qui est revenu parmi les siens dans son pays d'origine pour le reconstruire, se reconstruire. La dernière danse s'avère ainsi plus joyeuse, avec cette musique de l'Est si entraînante qui l'accompagne, ses claquements de doigts et ce sourire qui se décèle non seulement sur le visage du danseur, mais aussi dans son corps entier. Tout n'est pas perdu, donc.

## Performer pour évoquer ses origines

Le quatrième solo revêt une forme particulière : Victoria Chiu, danseuse australienne, ne peut pas être à Genève en raison de la situation sanitaire. C'est donc à travers un court-métrage sous forme de performance dansée qu'elle s'exprime. À travers des images aux symboles forts, elle évoque son patrimoine chinois. Y sont ainsi évoqués certains éléments de cuisine et de tradition, tel le tressage de ses cheveux... Dans un moment d'intense poésie, elle fait corps avec deux sacs de cacahuètes, devenus ses partenaires de danse et dont le son des frottements sur le sol est accentué par des micros. Comme pour rappeler la puissance du corps et ses sons qui nous paraissent anodins mais font pourtant partie intégrante de nous et de notre histoire. Si le rapport aux origines est moins explicite que dans les solos précédents, la violence est elle aussi suggérée, comme dans ce moment où tout, de la tête du poisson aux tresses de la danseuse, est coupé net, avant de revenir à un peu plus de douceur.

Difficile donc de retranscrire avec des mots ce qui nous est raconté avec le corps et profondément ancré dans celui-ci. Le mieux est encore d'assister à une représentation de *Genetrix* et de se laisser porter par les mouvements, la musique, les paroles, et les images. Autant de symboles qui narrent un passé pas toujours facile, à travers des évocations. Où un mouvement vaut mieux que mille mots.

**Fabien Imhof**

### Infos pratiques :

*Genetrix*, création de danse en co-production, du 6 au 16 janvier 2022 au Théâtre du Galpon.

**Chorégraphie et interprétation:** Victoria Chiu, Susana Panadés Diaz, József Trefeli et Rudi van der Merwe

<https://galpon.ch/saison/genetrix/>

**Photos:** © Elisa Murcia Artengo

**[?]** Fabien Imhof Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des co-fondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.

ENGLISH TRANSLATION

Fabien Imhof

**[?]** Chiu, danse, Épigénétique, Galpon, Génétique, GENETrix, Hommage, Origines, Panadés Diaz, Passé, Théâtre, Trefeli, Van der Merwe, Vie

Paying homage, reconnecting with one's heritage, recreating the bond of memory: dance expresses various ways of communicating with one's ancestors. In Genetrix, four solos explore the relationship of a dancer with a grandparent, in an immersive cinema setting. A poetic show to be seen until January 16 at the Galpon.

Genetrix is based on the idea of epigenetics, which postulates that we inherit our ancestors through our bodies, our gestures, our attitudes. These are thus marked by the experiences of the past, allowing us to create a link with our grandparents, but also, in certain cases, to live with ghosts. The grandparents of the four dancers lived in the 30s and 40s, with all the upheavals that the world has known. Each in his or her own way, for about twenty minutes, brings back memories, emotions, the story of a loved one, through a device that mixes dance and projections on the three white screens that surround the stage. A dive into the intimacy of memory.

### **Gentleness in the face of war**

Rudi van der Merwe, a South African dancer who has been based in Switzerland for many years, begins with what is undoubtedly a traditional song of a mother recounting the departure to war and the loss of her sons. His grandmother was in fact enamoured with a German soldier visiting South Africa, whom she would never marry. Kneeling in front of a patchwork rug, his gentle and precise gestures contrast with the violence of the story and the war horses moving at high speed on the screens. As if preparing a ritual, he seems to pay homage to his grandmother's origins, before switching to a dance reminiscent of military gestures, supported by archive images. The music then becomes more rhythmic, with the sound of percussion, as if to underline this duality of his origins. A duality that seems to mark him deeply, and even define him to a certain extent.

### **As in a bullfight**

Susana Panadés Diaz then takes us to a small Andalusian village, with a tribute to her orphaned grandfather, whose life was always divided between poetry and war, he who was a soldier but never forgot the melancholy local poet on his donkey. It all begins with an interior that is revealed through the dancer's movements, as if she were inviting us into her intimate space. Then, as a white bull is projected at the back of the room, its movements recall those of the bullfighter, but marked by a fluidity and a softness which contrast with what we are used to. Far from the ordinary jerks, she reminds us of the ambivalence between poetry and war, which marked her grandfather and with which she has to live. A way, perhaps, to underline a form of appeasement after years of trouble. As if she had finally found the inner peace that her grandfather sought, despite the fire that burned in him and that we are also shown. The archival images that close this second solo resonate like an exposure of the memory.

### **Finding joy after the horror**

In József Trefeli's story, everything begins with a voice-over, that of the father telling the son about his youth in Hungary,

before his Father went to war. The first part of the solo thus resembles a journey, that of a farmer, fisherman and musician, who was forcibly conscripted into the army and lost almost half his weight. The violence of the images of a half-destroyed Budapest makes a deep impression. But József Trefeli doesn't stop there and instead gives us a message of hope: that of a grandfather whom he didn't know, but who came back to his country of origin to rebuild it, to rebuild himself. The last dance turns out to be more joyful, with the lively Eastern music that accompanies it, the snapping of fingers and the smile that can be seen not only on the dancer's face, but also in his entire body. All is not lost.

### **Performing to evoke her origins**

The fourth solo takes a particular form: Victoria Chiu, an Australian dancer, cannot be in Geneva because of the health situation. It is therefore through a short film in the form of a dance performance that she expresses herself. Through images with strong symbols, she evokes her Chinese heritage. In a moment of intense poetry, she becomes one with two bags of peanuts, which have become her dance partners and whose sound of rubbing on the floor is accentuated by microphones. As if to remind us of the power of the body and its sounds, which seem insignificant to us but are nevertheless an integral part of us and of our history. If the relationship to the origins is less explicit than in the previous solos, the violence is also suggested, as in this moment when everything, from the fish's head to the dancer's braids, is cut off sharply, before returning to a little more softness.

It is therefore difficult to put into words what is told to us with the body and deeply anchored in it. The best thing to do is to attend a performance of Genetrix and let yourself be carried away by the movements, the music, the words, and the images. So many symbols that narrate a past not always easy, through evocations. Where a movement is worth more than a thousand words.

Fabien Imhof - Holder of a master's degree in literature, he is one of the co-founders of La Pépinière. Responsible for partnerships with theaters, he will take you on a journey through the plays and productions of the region's theaters.

Practical information : Genetrix, a dance creation in co-production, from 6 to 16 January 2022 at the Théâtre du Galpon.

Choreography and interpretation: Victoria Chiu, Susana Panadés Diaz, József Trefeli and Rudi van der Merwe

# LE TEMPS 12 janvier 2022

## A Genève, trois solos de danse ressuscitent les guerres de nos grands-pères

### SCÈNE

«Genetrix», à voir au Galpon, parle du poids de l'hérédité à travers trois aïeux au destin secoué. Délicat et puissant à la fois.

Sur fond de ponts détruits sur le Danube, József Trefeli se livre à une danse folklorique hongroise en hommage à son grand-père. ©Elisa Murcia Artengo

Marie-Pierre Genecand  
Publié mercredi 12 janvier 2022 à 13:50

Une grand-mère sud-africaine qui a vécu une histoire d'amour fulgurante avec un officier allemand. Un grand-père andalou qui a connu les plaies de la guerre civile en Espagne. Un autre, hongrois, qui fut détenu dans les prisons russes durant la Seconde Guerre mondiale... Au Galpon, à Genève, [Rudi van der Merwe](#), [Susana Panadés Diaz](#) et [József Trefeli](#) dansent à tour de rôle leur hérédité criblée par les violences de l'histoire. Projetées sur les trois côtés d'une scène en forme de boîte, des images – souvent d'archives – du groupe [RDYSTDY](#) enveloppent leur sujet.

[Genetrix](#), projet multimédia, séduit par son profil à la fois puissant et délicat. Et ce n'est pas tout! Dans *Soursweet*, un film projeté après l'entracte, la danseuse sino-irlandaise [Victoria Chiu](#) évoque son patrimoine culinaire chinois. Basée en Australie, l'artiste n'a pas pu rejoindre le projet en raison de la pandémie, mais la restitution de son travail hypnotique autour de sa chevelure et des arachides montre parfaitement la charge de ses origines.

### Couverture et soldats en déroute

*Genetrix* se découvre dans la salle blanche du Galpon, plus intime que la salle noire qui accueille d'ordinaire les créations. Spectateurs et danseurs se retrouvent ainsi nez à nez pour plonger dans ces histoires de vie qui font voyager. Première escale, l'Afrique du Sud et ses luttes d'indépendance contre la Couronne britannique, sa défaite, puis son très fort repli identitaire. Rudi van der Merwe sait l'effet sclérosant de cette résistance dont on sent l'emprise dans les chants patriotiques et une série de photos d'époque. On y voit, en grand format, sa grand-mère à plusieurs âges de la vie qui, entourée de sa famille, semble autant porter le poids d'une nation que celui de ses robes cossues, à couches et rubans multiples.

Tissu encore avec cette couverture multicolore que le danseur, qui tricote en scène un carré rouge, semble être sommé de prolonger. Sur fond d'images de cavalcades, de flammes et de champs de bataille, Rudi van der Merwe adopte une gestuelle lente, le plus souvent proche du sol, comme si

l'heure n'était pas à la légèreté. Plus tard, debout, les bras traçant des flèches orthogonales, il rappelle le temps martial du combat. Dans ce beau solo, l'héritage apparaît souvent comme un fardeau.

Rudi van der Merwe devant la couverture de sa grand-mère ©Elisa Murcia Artengo

## **Fantômes andalous**

L'ambiance proposée par Susana Panadés Diaz est plus fantomatique. Alors que la danseuse andalouse se déplace dans le noir et sans musique, les trois parois de la scène s'éclairent par touches, au gré de photos montrant les différentes pièces de la maison familiale. Comme un jeu de piste du souvenir. D'autant qu'un mannequin de couturier accompagne cette exploration, témoignant de l'activité qu'affectionnait son grand-père, peut-être soucieux de rapiécer son passé déchiré par la guerre civile. Plus tard, sur des arpèges de guitare, la danseuse livre un flamenco revisité, plus anguleux et minimal que la forme classique. Dans ce solo où la danse est magnifiquement maîtrisée, domine également une impression de gravité.

Susana Panadés Diaz face aux mannequins de couture chers à son grand-père andalou. ©Elisa Murcia Artengo

## **Bottes hongroises**

Tout devient plus léger avec Jozsef Trefeli et ses danses folkloriques hongroises qu'il a souvent [explorées avec Gabor Varga](#). Le danseur se balance d'abord d'arrière en avant, comme s'il hésitait entre passé et présent. Puis, chaussant les bottes traditionnelles, il enchaîne les figures typiques pointes-talons au son d'un accordéon. Au fil du solo, on entend son père évoquer son grand-père et on apprend le séjour éprouvant que l'aïeul a passé dans les prisons russes entre 1945 et 1946. Une détresse que les vidéastes restituent avec une formidable image d'un exode prisonnier dans la neige. Sur cette longue file humaine, compacte et grise, un chemin rouge se dessine en direct, itinéraire sur lequel le danseur fait cheminer une figurine de cheval. Violences de la guerre toujours avec ces images de nombreux ponts détruits dont les carcasses d'acier flottent dans le Danube...

Ces solos sensibles ont ce mérite: nous rappeler qu'en Europe, comme ailleurs, nos grands-parents ont connu des déchirements majeurs dont nous devons gérer l'héritage avec compréhension et douceur.

[Genetrix](#), Galpon, Genève, jusqu'au 16 janvier.

# LE TEMPS

CHF 3.80 / France € 3.50

JEUDI 13 JANVIER 2022 / N° 7217

## Portrait

**Roberta Metsola, une présidente atypique au seuil du Parlement européen** ●●● PAGE 18



## Royaume-Uni

**Sous pression, Boris Johnson s'excuse pour avoir fait la fête en plein confinement** ●●● PAGE 4

## Ski alpin

**Niels Hintermann et les promesses de Wengen, cinq ans après** ●●● PAGE 15

## Scènes

**«Hollywood», un feu d'artifice qui embrase le public au Théâtre Barnabé** ●●● PAGES 16, 17

## Berne desserre (un peu) l'étreinte

**PANDÉMIE** Malgré un nombre record de contaminations en Suisse, aucune restriction supplémentaire n'est pour l'heure prévue par le Conseil fédéral

■ Le gouvernement a décidé de réduire la durée des isolements et des quarantaines de dix à cinq jours dès ce jeudi, mais il maintient la contrainte de la 2G

■ Du point de vue du virologue Didier Trono, ces mesures constituent un compromis acceptable, à condition que les non-vaccinés prennent leurs précautions

■ Les entreprises sont soulagées de pouvoir faire revenir une partie de leur personnel. Elles grimacent un peu plus sur la 2G, surtout pour les cas de rigueur

●●● PAGE 3

## Trois danses pour exorciser les fantômes de l'hérédité



**SCÈNES** A Genève, le Galpon présente «Genetrix», un spectacle fascinant qui marie danse et multimédia. Trois solos qui se confrontent aux démons familiaux et au fardeau de l'hérédité à travers le destin tourmenté de trois aïeux. Une approche délicate et puissante à la fois. (ELISA MURCIA ARTEGO)

●●● PAGE 16

## Tokaïev, du fin diplomate au despote intraitable

**PARCOURS** De 2011 à 2013, il a été directeur général de l'ONU à Genève et secrétaire général de la Conférence du désarmement au Palais des Nations. On se souvient de lui comme d'un fin diplomate, très au fait des relations internationales. Derrière ce profil relativement lisse, Kassym-Jomart Tokaïev, le président du Kazakhstan qui a succédé au satrape Nazarbaïev en 2019, a montré un visage beaucoup moins diplomatique depuis le début des violences qui enflamment le pays. En ordonnant de tirer sur les émeutiers d'Almaty et en les qualifiant de «terroristes»



●●● PAGE 5

## Une initiative rose-verte sur le climat



**ENTRETIEN** Après s'être tiré dans les pattes en novembre en présentant chacun un projet d'initiative pro-climat, les Vert-e-s et le Parti socialiste accouchent d'un texte commun. Leur idée: augmenter la dette de la Confédération pour financer un fonds d'investissement allant jusqu'à 7 milliards par an. Interview croisée du président écologiste, Balzhassar Gliattli, (à g.) et du coprésident du PS, Cédric Wermuth.

●●● PAGE 7

## A Genève, des solos de danse ressuscitent les guerres de nos grands-pères

**SCÈNES** «Genetrix», à voir au Galpon, parle du poids de l'hérédité à travers trois aïeux au destin secoué. Délicat et puissant à la fois

Une grand-mère sud-africaine qui a vécu une histoire d'amour fulgurante avec un officier allemand. Un grand-père andalou qui a connu les plaies de la guerre civile en Espagne. Un autre, hongrois, qui fut détenu dans les prisons russes durant la Seconde Guerre mondiale... Au Galpon, à Genève, Rudi van der Merwe, Susana Panadés Diaz et Jozsef Trefeli dansent à tour de rôle leur héritage criblé par les violences de l'histoire. Projetées sur les trois côtés d'une scène en forme de boîte, des images – souvent d'archives – du groupe RDPSTDY enveloppent leur sujet. Genetrix, projet multimédia, séduit par son profil à la fois puissant et délicat. Et ce n'est pas tout! Dans *Soursweet*, un film pro-

jeté après l'entracte, la danseuse sino-irlandaise Victoria Chiu évoque son patrimoine culinaire chinois. Basée en Australie, l'artiste n'a pas pu rejoindre le projet en raison de la pandémie, mais la restitution de son travail hypnotique montre parfaitement la charge de ses origines. Genetrix se découvre dans la salle blanche du Galpon, plus intime que la salle noire qui accueille d'ordinaire les créations. Spectateurs et danseurs se retrouvent ainsi nez à nez pour plonger dans ces histoires de vie qui font voyager. Première escale, l'Afrique du Sud et ses luttes d'indépendance contre la Couronne britannique, sa défaite, puis son très fort repli identitaire. Rudi van der Merwe sait l'effet scélérassant de cette résistance dont on sent l'emprise dans les chants patriotiques et une série de photos d'époque. On y voit, en grand format, sa grand-mère à plusieurs âges de la vie qui,

entourée de sa famille, semble autant porter le poids d'une nation que celui de ses robes cousues, à couches et rubans multiples. **Fantômes andalous** Tissu encore avec cette couverture multicolore que le danseur, qui tricote en scène un carré rouge, semble être sommé de prolonger. Sur fond d'images de cavalcades, de flammes et de champs de bataille, Rudi van der Merwe adopte une gestuelle lente, le plus souvent proche du sol, comme si l'heure n'était pas à la légèreté. Plus tard, debout, les bras traçant des flèches orthogonales, il rappelle le temps martial du combat. Dans ce beau solo, l'hérédité apparaît souvent comme un fardeau. L'ambiancer proposée par Susana Panadés Diaz est plus fantomatique. Alors que la danseuse andalouse se déplace dans le noir et sans musique, les trois parois de la scène s'éclairent par touches, au gré de

photos montrant les différentes pièces de la maison familiale. Comme un jeu de piste du souvenir. D'autant qu'un mannequin de couturier accompagne cette exploration, témoignant de l'activité qu'affectionnait son grand-père, peut-être soucieux de rapiécer son passé déchiré par la guerre civile. Plus tard, sur des arpèges de guitare, la danseuse livre un flamenco révisité, plus anguleux et minimal que la forme classique. Dans ce solo où la danse est magnifiquement maîtrisée, domine également une impression de gravité. **Bottes hongroises** Tout devient plus léger avec Jozsef Trefeli et ses danses folkloriques hongroises qu'il a souvent explorées avec Gabor Varga. Le danseur se balance d'abord d'arrière en avant, comme s'il hésitait entre passé et présent. Puis, chaussant les bottes traditionnelles, il enchaîne les figures typiques pointes-ta-

lons au son d'un accordéon. Au fil du solo, on entend son père évoquer son grand-père et on apprend le séjour éprouvant que l'aïeul a passé dans les prisons russes entre 1945 et 1946. Une détresse que les vidéastes restituent avec une formidable image d'un exode prisonnier dans la neige. Sur cette longue file humaine, compacte et grise, un chemin rouge se dessine en direct, itinéraire sur lequel le danseur fait cheminer une figurine de cheval. Violences de la guerre tournées avec ces images de nombreux points détruits dont les carcasses d'acier flottent dans le Danube... Ces solos sensibles ont ce mérite: nous rappeler qu'en Europe, comme ailleurs, nos grands-parents ont connu des déchirements majeurs dont nous devons gérer l'héritage avec compréhension et douceur.

■ M.-P. G.

Genetrix, Galpon, Genève, jusqu'au 16 janvier.